



Dossier

Tous connectés ?

Quand l'avènement du tout numérique engendre une nouvelle forme d'exclusion.

On ne saurait nier les apports considérables de la technique numérique pour un certain nombre de métiers et d'activités de loisirs : communication rapide et aisée, mémoire inouïe à notre disposition, données accessibles en un clin d'œil sur toutes sortes de sujets, diffusion de textes et de documents visuels, etc. Et, cependant, ce progrès a un coût. Comme toute innovation technologique, celle-ci se paye quelque part.

Jacques Ellul, en son temps, avait clairement montré le caractère foncièrement ambivalent de la technique : elle n'est ni bonne ni mauvaise en elle-même, mais elle n'est pas non plus neutre, elle est ambivalente. Cela signifie que toute nouvelle technique produit à la fois, et de manière absolument indissociable, des apports positifs en matière de rapidité et de confort, et des aspects destructeurs pour la qualité de la vie, la santé ou la liberté des êtres humains. On peut penser aux progrès médicaux, faramineux ces dernières décennies, qui contribuent à augmenter sans cesse l'espérance de vie. En même temps, cette longévité provoque un accroissement considérable du nombre de personnes de grand âge malades ou dépendantes.

La technique numérique est du même

ordre. Les services qu'elle rend à l'humanité sont contrebalancés par toute une série d'inconvénients, qui pèsent lourd dans la balance. L'extraction des métaux rares, l'exploitation des mineurs et la pollution qui s'ensuit ; la dépendance à l'ordinateur pour tous les aspects de la vie ; les atteintes à la santé, notamment à la santé mentale, et à la vie relationnelle et familiale ; la traçabilité de nos faits et gestes, de nos habitudes de consommation, et l'atteinte à la dignité de certaines personnes, privées du droit à l'oubli...

La conséquence la plus délétère de l'expansion et de l'accélération de l'innovation technique dans le domaine

du numérique relève d'une nouvelle forme d'exclusion. Celle-ci est double : la « fracture numérique » laisse au bord de la route tous ceux qui ne parviennent pas à maîtriser l'outil, pour des raisons de génération (et donc de rupture de transmission), ou de localisation, ou encore de contexte social déjà marginalisé. Ainsi le numérique renforce-t-il une mise à l'écart déjà latente ou existante. Mais le second volet est terrifiant : ce sont les ad-

ditions, qui atteignent des degrés de profondeur dont on n'a pas idée tant qu'on ne les a pas côtoyées. L'addiction aux écrans est un véritable esclavage moderne, dont les ressorts sont d'une complexité extrême.

“
La technique n'est ni bonne ni mauvaise mais elle n'est pas non plus neutre, elle est ambivalente.
”

”

La puissance de l'image finit par briser la volonté du sujet, victime d'une radicale aliénation. Et, bien entendu, les deux versants de l'exclusion se combinent et se renforcent mutuellement.

L'ambivalence de la technique est une constante, mais qui s'exacerbe avec la technique numérique : les ravages sont à la hauteur des incontestables bienfaits. Simplement, comme tou-

“

On continue à célébrer cette technologie, et la croissance exponentielle de ses innovations, comme si elle était strictement au service de l'homme.

”

jours, les premiers ne sont pas visibles, engloutis par le discours d'exaltation des seconds. On continue à célébrer cette technologie, et la croissance exponentielle de ses innovations, comme si elle était strictement, et de manière unilatérale, au service de l'homme. Les dommages sont aussi occultés par le fait qu'ils ne concernent pas les mêmes personnes que les avantages. Certains en voient plus large-

ment les bénéfiques que d'autres, victimes d'exclusion. La dépendance à la technique numérique pose donc une question foncièrement politique : celle de l'égalité des citoyens, deuxième terme du triptyque républicain. ■

Frédéric Rognon,
professeur de philosophie à la faculté de théologie protestante de l'université de Strasbourg.

L'illusion de la toute-puissance

La révolution numérique a non seulement transformé la communauté humaine mais elle a changé ses structures mêmes de pensée. Concevoir la vie avant et après le numérique, c'est un peu comme imaginer le monde avant et après l'écriture.

L'écriture a donné accès au monde en lui conférant une dimension structurelle qui permettait de se l'approprier, en particulier pour les plus vulnérables qui n'avaient jusque-là que leurs cinq sens pour s'exprimer. L'écriture a déchiffré le monde. Le numérique l'a enfermé en donnant à l'homme l'illusion d'un accès à l'universel. Il y a en effet un hiatus profond entre l'écriture, qui permet de conceptualiser, de porter un regard à partir d'une réflexion préalable, et le numérique qui privilégie le réflexe, l'étendue des connaissances, au détriment de la réflexion. Seul le monde numérisé a droit de cité. Tout ce qui ne peut pas être pixélisé disparaît des écrans.

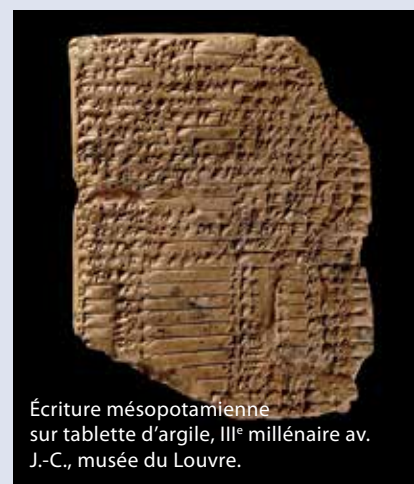
À l'heure du numérique, le présent est roi. Répondre plutôt que penser. Les plus jeunes sont fascinés par cette infinie disponibilité qui leur ouvre un accès immédiat, sans effort, à ce qui autrefois était la récompense d'un long travail de recherche.

Être son propre maître crée un sentiment étonnant d'autonomie, donc de pouvoir agir selon son désir. Mais, en réalité, celui qui détient la puissance est une structure pilotée par les géants du Web (GAFAM¹), qui transforme à leur insu les utilisateurs en autant de vecteurs de marketing ! L'ordinateur connaît leurs habitudes mieux qu'eux-mêmes.

Se faire des amis innombrables avec l'impression permanente d'être au centre de leurs préoccupations est source d'une satisfaction addictive, vulnérable au moindre jugement négatif des autres. Des épisodes dépressifs de perte d'estime de soi peuvent alors survenir. Car ce simulacre de toute-puissance cache la fragilité inhérente à l'homme qui découvre l'illusion redoutable de la superficialité des relations humaines suscitée par les écrans.

Chacun se retrouve seul au sein d'une collectivité de solitaires qui jouent sans cesse à la fraternité de pacotille. Cette

*« Si tu m'écoutes... la sagesse entrera dans ton cœur, la connaissance te donnera de la joie, la réflexion te gardera de l'erreur et la raison veillera sur toi. »
(Proverbes 2.9-11.)*



Écriture mésopotamienne sur tablette d'argile, III^e millénaire av. J.-C., musée du Louvre.

illusion de puissance se double de l'oubli de ceux pour lesquels l'informatique demeure un langage inaccessible ; ils sont rejetés d'un monde qui n'envisage plus aucune relation en dehors du registre numérique. Une autre vulnérabilité paradoxale qui en émerge est celle du manque, qui fait écho à la souffrance de l'illettrisme.

Cette nouvelle civilisation a dès lors pour mission de repenser notre relation au monde en offrant le numérique à ceux qui en sont dépourvus, et une alternative empreinte d'humanité à ceux qui s'y sont laissé enfermer. Transformer l'illusion en lucidité... ■

Didier Sicard,
médecin, ancien président du Comité national consultatif d'éthique.

1. Acronyme des géants du Web : Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft.

Du bon usage des technologies

Le dispositif Réseau sentinelle propose aux entraides de la FEP un coup de projecteur sur le profil des personnes qu'elles accompagnent. Il interroge ces structures sur la pertinence d'un accès accru aux outils informatiques pour alimenter l'action du réseau...



Le contact humain reste la priorité dans le travail des bénévoles. Ici une bénévole de l'Armée du salut.

L'informatique et les technologies de l'information ne posent plus beaucoup de questions dans le champ de l'action sociale. Pour gérer, suivre les parcours, se retrouver dans le maquis de la réglementation, il n'y a plus guère de voix pour prôner un retour à l'ordre ancien, celui des fiches bristol, de la lenteur administrative... Il existe cependant un secteur de l'action sociale qui utilise moins les outils numériques que les autres, c'est le secteur des entraides ou diaconats.

Dans les entraides, l'emploi des technologies de l'information ne ressemble pas à celui qui est fait dans les autres associations travaillant dans l'action sociale. Composées essentiellement de bénévoles, dont la plupart se sont engagés au lendemain d'une carrière professionnelle bien remplie, ces associations privilégient le contact humain et le service de proximité plutôt que la gestion ou le management. Interrogés, les bénévoles préfèrent consacrer leur temps de bénévolat à la relation qu'à l'organisation. Entre la nécessité de remplir des tableaux Excel sur les bénéficiaires et le désir de les aider concrètement, le choix est rapidement fait.

“

L'acte d'aider prend toute sa dimension dans la rencontre, la découverte de l'autre.

”

On peut le comprendre : l'acte d'aider prend toute sa dimension dans la rencontre, la découverte de l'autre. On donne une partie de soi lors de l'échange. Renseigner des tableaux informatiques éloigne les bénévoles du regard de l'autre, ils ne s'y retrouvent pas.

D'autres inquiétudes se font jour : et si les données récoltées sur les personnes, même de manière anonyme, venaient à être divulguées malgré toutes les précautions ? Et si la gestion informatisée des bénéficiaires renforçait encore l'exclusion au lieu de la combattre ? Et si l'informatique venait institutionnaliser ces structures qui, par leur accueil libre et gratuit, attirent des milliers de bénévoles révoltés par l'inefficacité de la réponse officielle à la grande pauvreté, impuissante à endiguer le flot croissant de l'exclusion ?

Ces interrogations et ces craintes sont légitimes, et les créateurs du dispositif cherchent à apporter des réponses. Elles sont de plusieurs ordres :
- Mieux connaître, mieux identifier, c'est mieux entrer en relation. Le temps passé à comprendre qui sont

les visiteurs des entraides peut aider à adapter le service offert, à affiner le regard, à « coller » davantage aux besoins des personnes accueillies. Et, pour ce faire, il faut s'entendre globalement sur les mots qui caractérisent les situations de pauvreté ou d'exclusion.

- Mieux partager ces informations, avec d'autres entraides et le réseau national, permet de valider l'expertise des entraides, de mettre des mots plus forts sur les causes d'exclusion, et alimente le plaidoyer de chacun en particulier, et du réseau en général.
- Ainsi connectées en réseau, les entraides bénéficient d'une meilleure notoriété et disposent d'outils pratiques imaginés par leurs pairs. L'amélioration du suivi et de la prise en charge ainsi que la meilleure visibilité des entraides par les autorités locales contribuent largement à légitimer leur mission, leur efficacité, et leur place singulière dans la cité.

En phase de bouclage des remontées des données 2020 du Réseau sentinelle, la FEP mesure les interrogations que ce projet unique a soulevées et cherche à apporter des réponses appropriées. Elles seront communiquées dans les prochains mois. ■

Jean Fontanieu,
secrétaire général de la FEP.

Luttons contre l'exclusion numérique des personnes âgées

Lutter contre l'exclusion numérique des personnes âgées, c'est lutter contre leur isolement. Dans notre monde hyper connecté, quatre millions de personnes âgées n'utilisent toujours pas Internet. Une exclusion numérique doublement pénalisante, pour l'accès à leurs droits de plus en plus fréquemment dématérialisés mais aussi pour le maintien du lien social. La crise sanitaire sans précédent que nous vivons a été un révélateur : il est essentiel de mettre en œuvre des actions de sensibilisation au numérique mieux adaptées aux aînés, tout en préservant les visites et les échanges de qualité.



Il faut penser le numérique comme un outil complémentaire d'aide au maintien du lien social.

En 2018, le rapport des Petits Frères des Pauvres, consacré à l'exclusion numérique des aînés¹, a montré que quatre millions de Français de soixante ans et plus n'utilisent pas Internet, une exclusion touchant particulièrement les femmes de plus de quatre-vingts ans, vivant seules, avec de faibles revenus. Et, au-delà du manque de maîtrise, c'est le manque d'intérêt qui est le frein majeur. Pourtant, pour les internautes âgés, le numérique est vecteur de lien social ; 61 % d'entre eux utilisent Internet pour maintenir des relations avec leur famille et leurs proches. Si cette exclusion est devenue un facteur aggravant d'isolement social, elle renforce également les inégalités d'accès aux droits

“
Le numérique a permis de maintenir un lien social pendant le confinement.
”

avec la dématérialisation galopante des démarches administratives et la raréfaction des services publics dans de nombreux territoires.

La crise sanitaire que nous vivons a mis en exergue l'intérêt de l'usage du numérique pour aider au maintien du lien social. Confrontés à l'isolement des résidents privés de visites, les Ehpad se sont équipés en outils numériques, devenus incontournables pour communiquer avec ses proches.

Dans leur dernier rapport sorti début juin, « Isolement des personnes âgées : les effets du confinement² », les Petits Frères des Pauvres ont constaté que les personnes vieillissantes internautes, même les plus âgées, se sont emparées,

comme le reste de la population, des outils de visio qu'elles n'utilisaient pas auparavant. Quand les personnes âgées, même celles du grand âge, ressentent une motivation, elles adoptent très rapidement les nouvelles fonctionnalités. En revanche, si le numérique a été jugé important pour pouvoir contacter ses proches, 51 % des internautes ont considéré qu'il n'a pas été indispensable pour supporter le confinement. Et, quel que soit leur âge, 87 % des non-internautes de soixante ans et plus n'ont pas ressenti de manque en n'étant pas connectés.

Avec le rebond épidémique, les personnes âgées sont appelées à toujours limiter leurs contacts. La fracture risque donc d'être de plus en plus marquée entre utilisateurs et non-utilisateurs, et de renforcer l'isolement des non-connectés. Pour les Petits Frères des Pauvres, il est indispensable de sensibiliser les aînés, quel que soit leur âge, à l'intérêt du numérique et de permettre à ceux qui le souhaitent d'accéder aux outils qui favorisent le maintien du lien social, en établissement ou à domicile, de façon autonome ou avec de l'aide. Mais l'usage du numérique ne doit être pensé qu'en complément de vraies rencontres. Les nouvelles technologies sont des outils d'appui ; elles ne permettront pas, seules, le maintien d'un lien social de qualité. ■

Isabelle Sénécal,
responsable du pôle plaidoyer des Petits Frères des Pauvres.

1. <https://fr.calameo.com/books/002357749bdd3d45cf818>
2. <https://fr.calameo.com/>

Le numérique en prison : un allié pour les uns, une carence pour les autres

La prison est un lieu coupé du monde et les « nouvelles » technologies parviennent difficilement jusqu'aux cellules des détenus. Dans la plupart des cas, papier et stylo sont encore de rigueur pour écrire : écrire pour demander la visite d'un proche, écrire pour s'inscrire à une activité, écrire pour voir le médecin... Il n'y a pas si longtemps, le téléphone était interdit pour les personnes en attente de jugement. Quant aux autres, il leur fallait patienter parfois longtemps pour avoir accès à l'appareil collectif installé dans les coursives, au vu et au su de tous.

Petit à petit, les cinquante mille cellules de France vont être équipées d'un téléphone que les détenus pourront utiliser pour passer des appels, après vérification, à une liste restreinte de personnes. Les communications en prison sont chères : 40 € pour dix heures de communication vers un fixe ou cinq heures vers un portable. Aucune autre technologie de communication moderne n'entre légalement dans le quotidien du prisonnier.

Paradoxalement, les prisons sont des lieux remarquablement bien dotés en installations numériques, mais celles-ci servent davantage à la surveillance qu'à la communication. Les caméras de vidéosurveillance se sont multipliées ces dernières années, se substituant à la présence des surveillants.

La technologie a tendance à réglementer l'espace d'incarcération. Cela n'est pas sans rappeler le panoptique, modèle d'architecture carcérale imaginé par Jeremy Bentham, qui « offre la faculté de voir d'un coup d'œil tout ce qui s'y passe¹ ».

Michel Foucault explique que ce modèle induit « chez les détenus un état conscient et permanent de visibilité² ». Aujourd'hui le panoptique n'est plus architectural mais technologique.

La technologie moderne est également toujours plus utilisée dans l'accompagnement et le suivi des détenus. À l'instar de la GIDE³, qui dresse une radiographie de l'établissement : état-civil, fiche pénale, procédures disciplinaires, permis de visite, problèmes de santé ou risques suicidaires... Ces outils permettent un accompagnement plus



La technologie numérique a participé à la prolifération des caméras de surveillance en milieu carcéral.

efficace des détenus, mais ils limitent les contacts directs et participent d'une volonté de rationaliser au maximum le temps consacré à chacun. Une option peu pertinente pour lutter contre la sensation de « temps éclaté » rapportée par les détenus.

La société technologique et rationnelle en détention a parfois sa raison d'être mais, trop souvent, elle vient heurter l'existence des enfermés qui ressentent cette intrusion, à tort ou à raison, comme une violence supplémentaire. Pendant ce temps-là, aucun accès à Internet n'est autorisé pour les détenus et beaucoup, à leur sortie, constatent qu'ils ne « parlent plus le monde ».

Les règles européennes encouragent les administrations pénitentiaires à favoriser les nouveaux modes de communication électronique, dès lors qu'il existe un contrôle pour en assurer la sécurité. Il est possible de sécuriser Internet pour l'adapter au milieu carcéral. Le

Royaume-Uni ou les pays scandinaves ont déjà autorisé Internet en prison. Des expérimentations sont en cours en France ; des tablettes sont mises à la disposition des détenus pour leur permettre d'effectuer toutes leurs démarches administratives à l'intérieur de la prison, comme la prise de rendez-vous chez le médecin ou la commande d'un paquet de cigarettes.

L'accès au numérique ne comblera jamais le sentiment de vacuité de l'existence, ni ne rendra personne plus heureux. Mais un apprentissage des technologies numériques est nécessaire en milieu carcéral pour se reconnecter à la vie, une fois les portes de la prison franchies. ■

Brice Deymié,
aumônier national des prisons,
Fédération protestante de France.

1. J. Bentham, *Panoptique* (1791), Mille et Une Nuits, 2002, p. 13.

2. M. Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard, 1975, p. 234.

3. Gestion informatisée des détenus en établissement.



Questions à Dominique Angers

professeur de Nouveau Testament et de théologie pratique
à la faculté de théologie évangélique de Montréal.
Docteur en théologie (université de Strasbourg)

Dominique Angers est professeur de Nouveau Testament et de théologie pratique à la faculté de théologie évangélique de Montréal. Docteur en théologie (université de Strasbourg), il s'exprime régulièrement sur son podcast d'enseignement biblique, *Parle-moi maintenant*. Il est l'auteur du livre *La Méditation biblique à l'ère du numérique*.

Communication, information, connexion... Existe-t-il une théologie de la technologie ?

Dominique Angers : Dieu ne nous dicte pas des règles ultra-précises sur tout. Bien sûr, certains commandements sont clairs, mais Dieu nous donne son Esprit. Les objets technologiques de la vie courante peuvent être utilisés pour faire le bien ou pour faire le mal. Sur les réseaux sociaux, je peux aimer mon prochain ou lui nuire.

Aucune technologie n'est neutre. Quand un concepteur crée une nouvelle technologie, il le fait aussi pour promouvoir sa vision de l'être humain et nous entraîner dans son projet. La question est : si je ne partage pas cette vision du monde, puis-je quand même utiliser cette ressource en adaptant son usage à ma propre vision ? Demandons-nous ce que nous gagnons ou perdons en utilisant cet outil, discernons si cet usage nous aide à vivre l'Évangile ou s'il fait obstacle à nos actions de grâce. Cette pratique me rapproche-t-elle de Dieu ou m'éloigne-t-elle de lui ?

Les technologies numériques peuvent donc nous éloigner de Dieu ?

D.A. : La Bible nous invite à garder nos regards fixés sur Dieu, pas sur nos écrans. À l'ère des selfies et du narcissisme exacerbé, nous dirigeons davantage nos regards vers l'homme que vers Dieu. Spurgeon¹

“

Nos yeux sont saturés de pixels et il ne nous reste que peu de place pour la contemplation du vraiment sublime.

”

affirmait que tous nos moments de battement devaient être occupés par la prière. Or, ces moments-là sont aujourd'hui envahis par nos notifications. Entre deux tâches, je clique. L'univers virtuel entre en concurrence avec ma vie de prière, il m'offre des solutions de remplacement qui diminuent ma conscience des choses célestes. Nos yeux sont saturés de pixels et il ne nous reste que peu de place pour la contemplation du vraiment sublime.

Pourtant, nos bénédictions les plus précieuses se trouvent dans les lieux célestes. Nous sommes fascinés par l'éclat et la magnificence du cyberspace terrestre, mais sommes-nous toujours

émerveillés par le spectacle, ô combien plus grandiose, que nous offre vingt-quatre heures sur vingt-quatre et à jamais le monde céleste ?

Au moins le numérique nous rapproche-t-il des hommes...

D.A. : Le numérique nous tire vers la fragmentation plutôt que la réconciliation. Nous entrons en contact avec des personnes inconnues, nous nous découvrons des affinités insoupçonnées. Mais, en même temps, les médias sociaux encouragent l'esprit de clan, les polémiques, les raccourcis, les mises à l'index. Les chrétiens ne font pas exception et ne sont pas toujours prompts à examiner leur position et celle des autres au regard des textes bibliques. Nous sommes appelés à cultiver le dialogue courtois et à résister aux promulgations ex cathedra de tel ou tel « magistère.com ».

Les manières inédites de vivre les relations dans notre monde hyper-connecté affectent aussi la vie d'Église. Sur Internet, il est facile d'être en relation avec des gens qui partagent nos points de vue. Mais, dans l'Église, nous ne choisissons pas nos frères et sœurs. Pour certains, avoir une conversation en tête-à-tête avec une personne est devenu une véritable épreuve.

Dieu nous offre de vivre avec lui des expériences autrement plus vraies et plus fortes que celles que nous propose le monde numérique. Nombreux sont ceux qui se sentent aujourd'hui dépassés par leur pratique et choisissent de prendre en main leur vie numérique. Mais une attitude défensive ne suffit pas. La question de fond est plutôt : qu'est-ce que je veux faire de ma vie ? ■

Brigitte Martin

1. Charles Spurgeon est un prédicateur britannique très populaire du XIX^e siècle.

L'ère du numérique laisse-t-elle les personnes démunies **toujours plus démunies ?**

L'arrivée de l'informatique grand public au milieu des années 1980 a fait entrer l'ordinateur dans nos foyers. Le boom d'Internet, à la fin des années 1990, a marqué un changement progressif de nos comportements, et la généralisation des smartphones, à partir des années 2010, a favorisé le développement des réseaux sociaux en propulsant l'homme à l'ère de l'hyper-connectivité. Si, dans le monde de l'entreprise, on revendique aujourd'hui le droit à la déconnexion, ailleurs la déconnexion est devenue synonyme d'exclusion.



Les résidents d'un Ehpad de la Fondation de l'Armée du Salut en conversation avec l'aumônier pendant le confinement.

L'homme du **xxi^e** siècle est connecté. Et demain, avec l'arrivée de la 5G, il le sera davantage encore. La connexion n'est plus une option mais une obligation. Les déconnectés sont les nouveaux exclus, les nouveaux démunis, privés de l'accès à l'information, au savoir, aux ressources et aux richesses partagées *via* le réseau. Les personnes défavorisées se retrouvent doublement pénalisées : dans le monde réel, mais aussi dans le monde virtuel.

Certains qualifient ce bouleversement majeur de « révolution numérique ». Le parallèle est fréquent avec la révolution industrielle. L'invention de la machine à vapeur à la fin du **xviii^e** siècle a marqué le début d'un changement sans précédent. L'homme est passé du cheval au train et, cent ans plus tard, s'est envolé à bord du premier avion. À la fin des années 1970, les robots ont envahi les chaînes d'assemblage, réduisant les humains au chômage. Aujourd'hui, des machines apprenantes n'ont plus besoin de l'homme pour se perfectionner. Demain, les lois seront traduites en

algorithmes. L'État deviendra une plateforme numérique où des robots intelligents seront invités à arbitrer nos droits et obligations.

La révolution numérique n'est pas vraiment une surprise. Elle se place dans la continuité de l'évolution de l'homme et de son activité économique, dans le prolongement logique de la révolution industrielle.

Faut-il rappeler que l'Armée du Salut est née comme une réponse à la violence causée par cette révolution ? William et Catherine Booth – un couple de pasteurs anglais – sont profondément révoltés par les dérives du capitalisme naissant. Nous sommes en 1878. Tous deux, extrêmement visionnaires, font le choix de se servir de l'innovation technologique pour créer des emplois et changer les règles du jeu sur un marché dominé par l'injustice sociale. L'Église est fondée autour de trois mots d'ordre : soupe, savon et salut. On ne peut pas parler de Dieu

à un être humain qui a le ventre vide et pas de toit. D'abord on rend sa dignité à l'homme, ensuite on lui parle de Jésus. Ainsi l'action sociale se place avant l'Église dans l'identité de l'organisation. C'est ici que réside toute l'originalité du modèle boothien.

“
La vraie réponse à la violence engendrée par la révolution numérique reste encore à inventer.
”

À l'ère du numérique, l'Armée du Salut se cherche encore. Bien

que les professionnels de l'action sociale soient décemment équipés et que les personnes accueillies bénéficient de plus en plus d'outils numériques, la vraie réponse à la violence engendrée par la révolution numérique reste encore à inventer. Des lieux de réflexion en interne contribuent à la prise de conscience du sujet. Ce processus n'en est qu'à ses balbutiements car le logiciel idéologique et spirituel de l'organisation ne s'est pas véritablement renouvelé depuis la disparition de ses fondateurs. Affaire à suivre... ■

Micha Karapétian,
directeur des systèmes d'information
(DSI), Fondation de l'Armée du Salut.

“
Les personnes défavorisées se retrouvent doublement pénalisées : dans le monde réel, mais aussi dans le monde virtuel.
”

Les scouts, branchés comme jamais

Les scouts, les scouts... Ah oui ! les jeunes avec un foulard qui courent dans les bois, chantent et font des feux de camp ? Cette image bien réductrice du scoutisme a au moins le mérite de rappeler, à raison, qu'au cœur du mouvement de jeunesse et d'éducation populaire se tient le rapport à l'autre, à la nature, à la spiritualité.

L'apprentissage par l'action, la vie en groupe et le contact avec la nature demeurent au cœur de la pédagogie scout.



Gérées par et pour des jeunes nés à l'ère du numérique, les associations de scoutisme et de guidisme sont aujourd'hui connectées aussi au Web. Cette connexion numérique n'enlève rien à ce qui constitue le cœur de la pédagogie scout : l'apprentissage par l'action, la vie en groupe et le contact avec la nature.

Il est impossible de faire l'impasse sur ce monde parallèle du numérique, où chaque entité vit une existence dématérialisée et interagit avec les spectres dématérialisés d'autres entités. Les associations conversent avec leurs partenaires en soutenant une proposition *via* un *like* (j'aime) sur Facebook ou un *retweet* sur Twitter, exposent leurs idées ou leurs activités avec des photographies glissées sur

Instagram, invitent leurs adhérents sur la toile, participent à une discussion avec les pouvoirs publics en ligne...

Pour les jeunes aussi, les réseaux sont des espaces de choix. Ils renforcent le sentiment d'appartenance, créent une nouvelle forme de vivre-ensemble et d'affirmation de soi. Par exemple, « *Je suis éclairé* » se revendique désormais par un simple *like* du dernier événement proposé aux adhérents sur le groupe Facebook, le partage d'informations et d'idées avec les membres de la communauté ou le post d'une photo, foulard en bonne place autour du cou. Le numérique se révèle être un formidable outil de rencontre.

“ Rien ne remplace le rapport direct à l'autre, l'aventure dans la nature, l'expérimentation, la vie « en vrai ». ”

Dans ce monde globalisé et virtuel, où le frère ou la sœur scout-e d'Inde ou d'Argentine n'est désormais qu'à un post, un tweet ou un message WhatsApp, le numérique offre des opportunités inespérées de découvrir le monde, rencontrer l'autre, vivre la fraternité et la sororité scoutistes mondiales. À la connexion radiophonique d'antan se substitue la connexion numérique internationale. Ainsi, l'Organisation mondiale des mouvements scouts propose chaque année, en octobre, le jamboree en ligne Joti Jota, camp virtuel XXL où les scouts et guides du monde entier se rencontrent.

Pour autant, rien ne remplace le rapport direct à l'autre, l'aventure dans la nature, l'expérimentation, la vie « *en vrai* ». La proposition de la pédagogie scout demeure un principe qu'aucune pratique numérique ne peut ébranler. La méthode scout, fondée au début du *xx^e* siècle par Robert Baden-Powell (rapidement rejoint par sa sœur Agnès, puis son épouse Olave), repose sur sept principes qui rassemblent aujourd'hui plus de soixante millions de jeunes à travers le monde. Le nouvel essor du scoutisme en témoigne : l'apprentissage par l'action, l'expérience de la vie en groupe ou encore la pratique de la vie dans la nature séduisent un nombre toujours plus grand de jeunes – et moins jeunes – à la recherche d'un nouveau souffle pour nos sociétés numérisées et de plus en plus urbaines. Déconnecter pour mieux reconnecter, s'échapper et vivre autre chose pour mieux progresser et participer... le scoutisme offre une respiration chargée de sens. ■

Manon Soubeyran,
secrétaire régionale FEP
pour l'Île-de-France.

Technologies numériques : une nouvelle forme d'initiation ?

À l'ère des autoroutes de l'information, l'injonction d'être connecté est partout présente. Elle s'impose comme une nécessité. Chacun doit être « initié » afin de rester connecté, car il n'est plus aucune démarche, entreprise et plus encore qui ne puisse être réalisée via Internet, dont la méconnaissance crée une nouvelle catégorie « d'analphabètes numériques ».

Pourquoi certains enfants tombent-ils dans une addiction au numérique ?



Si beaucoup d'adultes ont du mal à s'initier, les plus jeunes constituent une génération numérique naturelle, avec toutefois des risques de mésusages et d'addictions. En effet, nous assistons à un véritable changement de paradigme dans la communication humaine, dont une des dimensions peut être assimilée à une métaphore de l'initiation au sens anthropologique. Jadis, cette initiation consistait à faire subir une série d'épreuves au cours desquelles l'impétrant passait d'une catégorie sociale à une autre (Houseman, 2002). Il changeait d'identité ou, plus exactement, de « nature ». Les rituels d'initiation utilisaient la frayeur, la douleur physique, la douleur psychique, le jeu avec la mort du sujet, les inductions paradoxales, l'absurdité logique. Ainsi, pour modifier la « substance » de l'adolescent, il s'agissait moins de mimer une nouvelle naissance, que d'utiliser un traumatisme permettant cette mutation.

Or, si jadis l'implication de la famille était importante dans l'initiation, elle en est aujourd'hui exclue. Il en ressort, d'une part, un renforcement de l'isolement que vivent les plus jeunes, et, d'autre part, l'incapacité du réseau familial à

venir soutenir et étayer le réseau professionnel quand une assistance et/ou des soins deviennent nécessaires. Et, pour compléter la compréhension des processus de construction du sens d'une conduite, il faut rappeler que cette construction est indissociable d'une action d'ajustement.

Ainsi, en ce qui concerne l'apprentissage des technologies numériques, nous devons nous poser trois questions fondamentales :

1/ De quoi un enfant a-t-il besoin pour se développer harmonieusement et se nourrir de l'école ainsi que du monde qui l'entoure ? Un enfant qui, *a priori*, se porte bien, mais ne parvient pas à apprendre, ne se sentira pas bien, et ne se développera pas bien.

2/ Que faut-il pour qu'un enfant puisse se nourrir des outils technologiques comme de l'école ?

3/ Comment et pourquoi certains enfants ne parviennent-ils pas à prendre du plaisir à apprendre, à parler, à construire une relation avec les adultes qui permette la transmission de savoirs

et la création d'autres possibles, et tombent dans une addiction ?

Rapportées aux technologies numériques, les questions devront déboucher sur d'autres. Que manque-t-il à l'enfant pour se sentir bien et bien

apprendre : un « tuteur » qui permette l'initiation et l'ajustement ? un « passeur » qui ouvre la voie du plaisir en encadrant l'accès à l'outil, quitte à porter la responsabilité d'une douleur que constituerait la frustration (interdictions, étapes...)?

“

Nous assistons à un véritable changement de paradigme dans la communication humaine.

”

La place du virtuel est telle que nous sommes amenés à nous demander si son usage par les jeunes d'aujourd'hui ne vient pas en effet signer une souffrance interne qu'ils tentent en vain de soigner, et que nous devons absolument prendre en compte, pour tenter d'orienter l'usage de ces outils vers l'ouverture et l'enrichissement, plutôt que vers la solitude, et la souffrance à terme... ■

Taïeb Ferradji,
chef du service de pédopsychiatrie à
l'hôpital Charcot (Yvelines).

Un labo pas comme les autres

Le Laboratoire Autonomie et Communication de la fondation John BOST a été créé en 2018. Nous avons rencontré les équipes de terrain ; ces temps riches d'échanges nous ont amenés à réaliser un état des lieux des ressources, idées, besoins et attentes.

L'objectif du Labo est de proposer des démarches et outils, technologiques ou non, pour favoriser la communication et l'autonomie des résidents, veiller sur leur santé, stimuler leurs compétences et favoriser leurs apprentissages.

Nous disposons d'un grand choix d'outils d'accessibilité à l'informatique : contacteurs, joysticks et souris adaptés à la poursuite oculaire, logiciels de communication modulables... Les personnes en situation de handicap peuvent tester différentes méthodes d'accès aux technologies numériques : le pointage avec le doigt, la main ou le regard, le balayage visuel avec sé-

lection d'un message sur une grille de communication personnalisée. Ces grilles sont élaborées sous forme d'abécédaires avec une écriture intuitive et des mots préenregistrés ou, plus souvent, proposent des pictogrammes, photos et dessins.

Pour certains résidents, la grille de communication comporte une seule page avec leurs messages choisis : « *Un café, s'il te plaît* », « *Tu as oublié mes poupees* », « *Je veux parler à tel soignant* » (photo désignée) ou encore « *Tu me prends la tête, laisse-moi tranquille* ».

Pour d'autres, dont les capacités et potentiels sont différents, il est important

de bien organiser les pictogrammes pour gagner en efficacité et rapidité. Les messages sont rangés par catégories (personnes, lieux, activités), par thèmes ou requêtes pratiques.

Nous avons également des tablettes numériques avec des logiciels dédiés à la communication expressive. En fonction des capacités de la personne, l'outil – par exemple un bouton enregistreur – peut servir à solliciter de l'aide.

En matière d'accès à la communication, à l'autonomie, à l'informatique, les apprentissages sont possibles à tout âge de la vie. Le Labo privilégie des approches ludiques. Les aides techniques sont réalisées grâce à un logiciel de conception assistée par ordinateur et une imprimante 3D. Nous avons aussi un scanner 3D.

Nous croyons qu'au-delà des outils numériques, dont le bénéfice est indiscutable, le plus important est la démarche adoptée. Elle doit naître d'évaluations fonctionnelles pluri-professionnelles complétées par des observations de terrain, s'inscrire dans un projet personnalisé, associer le résident et son entourage, inclure une phase d'apprentissage et une évaluation régulière. ■

Lionel Baruthel,

réfèrent technologique du Laboratoire Autonomie et Communication de la fondation John BOST.



Une solution numérique pour Nicolas

Nicolas, quarante-quatre ans, utilise un enregistreur vocal par balayage avec un contacteur au niveau de la main, composé de seize messages, embarqué sur son fauteuil roulant électrique. Nicolas souhaite disposer de davantage de messages.

La solution numérique est envisagée. Le projet se déroule en plusieurs étapes. Nicolas utilise un code oui/non identifié par des mouvements de tête. Couplé à une collecte d'informations sur ses habitudes de vie, il permet, petit à petit, de transcrire ses pensées. Plus de deux cents mots et expressions sont collectés. Des essais sont effectués sur un logiciel de communication utilisant son contacteur en balayage. Ils sont concluants. Un apprentissage est programmé en atelier. Plus tard, une tablette numérique par synthèse vocale est installée sur le fauteuil roulant de Nicolas.

Aujourd'hui, Nicolas a plus de quatre cents messages à sa disposition mais surtout, grâce à sa persévérance et sa volonté, sa synthèse vocale lui ouvre l'accès aux multimédias et aux loisirs. Il peut désormais écouter de la musique et, depuis peu, lancer l'application Skype pour appeler des membres de sa famille.

École numérique : la difficile équation

Le confinement imposé par le coronavirus a suscité, dans le cadre de « l'école à la maison », une période de frénésie numérique : les élèves pouvaient travailler à partir des cours, ressources et outils quotidiennement envoyés par leurs enseignants.

Mais l'école numérique a mis sur la touche certains élèves. Ces exclus de l'informatique n'étaient pas seulement issus de milieux familiaux défavorisés ne disposant parfois – au mieux – que d'un smartphone. Léa, bonne élève, n'avait pas d'ordinateur pour travailler chez son père parce qu'il ne possédait pas encore de box. Les parents de Naïm, Arthur et Laina, en télétravail, ne pouvaient libérer leurs ordinateurs pour les mettre à disposition de leurs enfants. Bien sûr, les établissements scolaires dupliquaient sur papier le travail à faire. Certes, ces élèves venaient le chercher chaque jour. Mais le papier ne pouvant pas remplacer les ressources en ligne, ils étaient indiscutablement pénalisés.

La frénésie du numérique n'a duré que le temps du confinement. Les enseignants ont constaté que les élèves, notamment les plus jeunes, ne sont pas assez formés à ces outils. Ils ne savent pas ce qu'est une application, ils ignorent comment nommer, classer et enregistrer leurs documents, où « rendre » leur travail au professeur... Si leurs élèves étaient mieux formés, les enseignants pourraient élargir leur champ d'activité. Or



L'école à la maison pour Keira, entre crayon et clavier.

cette formation ne repose actuellement que sur les professeurs de technologie, ce qui est insuffisant.

Les enseignants manquent aussi de formation car les applications pédagogiques changent très vite ou peuvent être soudainement interdites à l'utilisation sans qu'ils en soient informés.

Il n'y a rien dans les outils utilisés par l'école numérique qui soit abêtissant pour les élèves. Et on ne peut pas priver la majorité des apprenants d'une culture numérique infiniment riche parce que

l'on risque de perdre un petit pourcentage d'entre eux. Le numérique ouvre la classe à de nouvelles pratiques pédagogiques dont l'école ne peut ni ne doit se priver. ■

Stéphane Lombardo,
enseignant du second degré et fervent utilisateur du « eTwinning », propos recueillis par Édith Tartar Goddet, présidente de l'ap2e (Association protestante pour l'éducation et l'enseignement).

– Allô ? Maîtresse ?

– Bonjour Brayon ! Tu me vois ? Tu m'entends bien ? Comment vas-tu aujourd'hui ?

Début de journée de classe banal en période de confinement pour cet élève de CE1.

Garder le contact avec les plus fragiles, préserver des repères dans le temps et dans les apprentissages étaient les objectifs prioritaires de nos rendez-vous matinaux. De nombreux obstacles se sont dressés sur notre route : la technologie nous a souvent abandonnés, la petite sœur a parfois pleuré, Maman a beaucoup crié... mais Brayon était rassuré chaque matin de voir la maîtresse dans cet espace de communication recréé.

À 10 heures, c'est le créneau des pipelettes, qui se racontent leur dernier bricolage et échangent les recettes de cookies... La réussite scolaire n'est pas un enjeu pour ces élèves, mais le lien numérique permet de rompre l'isolement, de conserver un semblant de vie sociale... et de rire ensemble !

La période de confinement a mis à rude épreuve parents, enfants et enseignants. Il a fallu se réinventer pour concilier télétravail et temps d'apprentissage, porter la double casquette de parent et d'enseignant, être à la hauteur des enjeux de l'enseignement à distance. Aujourd'hui, mon bilan est mitigé. Malgré les efforts de tous, l'écart s'est creusé. La fracture numérique n'est pas seule en cause. Elle se conjugue à de nombreux facteurs psychosociaux. L'enseignement requiert une capacité de différenciation plus facile à mettre en œuvre en face-à-face... Quant aux interactions avec les pairs et à l'apprentissage par imprégnation, ils sont quasi impossibles par voie numérique avec les plus jeunes.

Le métier d'enseignant a encore un bel avenir !

Karine Dessez,
professeur des écoles dans le Gers.

Connectés à Dieu

Marie-Pierre Heller nous (re)connecte à Dieu. Sa pratique de méditation chrétienne nous apprend à identifier nos vrais besoins, à écouter et à recevoir, à quitter le registre de l'agir pour développer un état de présence vraie à Dieu qui rééquilibre nos vies.

Marie-Pierre Heller, comment vous présenter ?

Je suis kinésithérapeute et possède un DU Médecine-Méditation-Neurosciences et un double diplôme de MindfulFrance. Depuis plusieurs années, j'associe la méditation de pleine conscience à mon travail en oncologie et j'anime des ateliers axés sur la douleur et le stress dans une clinique de la région parisienne. Je propose une pratique novatrice de la méditation chrétienne en ligne.

La méditation a-t-elle sa place dans un monde hyper-connecté ?

Nous vivons depuis finalement très peu de temps dans ce monde de plus en plus connecté. Dès le matin, notre premier geste consiste à consulter notre téléphone. Dans les transports en commun, nous comblons nos « temps morts » avec nos téléphones, Internet et les réseaux sociaux, les jeux en réseau...

Le problème est que notre cerveau n'a pas eu le temps de s'adapter à cette hyper-sollicitation de chaque instant qui

nous épuise, nous rend anxieux, déprimés... alors nous cherchons le plaisir et, de nouveau, nous sommes captés par l'Internet-loisir et sécrétons toujours plus de dopamine. Plus j'appuie sur ce bouton dopamine-plaisir, plus je bloque ma sécrétion de sérotonine, qu'on nomme parfois l'hormone du bonheur. C'est elle qui nous pousse à agir : « Si nous n'aimions pas la nourriture et le sexe, nous ne mangerions pas et ne nous reproduirions pas. [...] Mais quand la récompense devient notre but premier, elle fait le lit de l'addiction, qui est l'exact opposé du bonheur¹ », affirme le docteur Lustig. Nous avons besoin plus que jamais de nous arrêter.

La méditation a toujours existé : indienne, bouddhiste, japonaise...

C'est vrai. Mais la méditation de pleine conscience en Dieu est autre. Plus qu'un

moment de relaxation, elle recrée l'espace indispensable à la régénération de notre équilibre mental. De nombreuses études montrent les bénéfices de cette méditation de pleine conscience : diminution de l'inflammation, de la réaction au stress, à la douleur, sécrétion de la sérotonine, développement des zones cérébrales du bien-être, de l'attention, de l'empathie... La Bible affirme que le fruit de l'Esprit est la paix, la joie, la bienveillance, la maîtrise de soi... Encore faut-il accepter de nous arrêter pour le recevoir...

« Mais le fruit de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bienveillance, la foi, la douceur, la maîtrise de soi. »

(Galates 5.22-23)

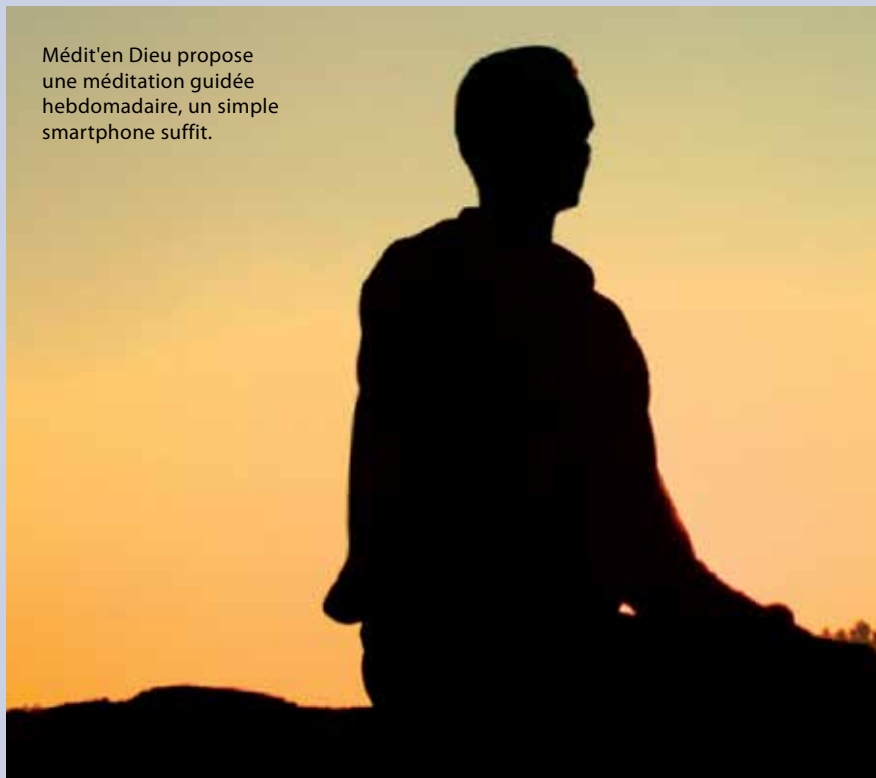
Est-ce une bonne idée, quand l'heure est à fuir les écrans, de méditer sur le Net ?

Le monde change et il est nécessaire de s'adapter. Le web nous offre une infinité de possibilités, à nous de saisir celles qui nous ressource. Que je sois malade ou bien portant, où que je sois, je peux méditer. Que je sois croyant ou non, je peux bénéficier d'initiations à la méditation librement, sans obligation de rejoindre une Église ou d'adhérer à une confession. J'appartiens à une communauté de l'instant, de l'expérientiel. Je peux rester anonyme ou pas, visible ou pas. Dans le silence, j'apprends à ne rien faire sans culpabiliser et même à me passer de mes réseaux favoris. Je prends le temps de ressentir le non-jugement de Dieu sur mon être et d'accueillir cet amour infini qu'il m'invite à porter sur moi et les autres. Cette présence silencieuse à mes côtés est indiscernable dans le tumulte de la vie. *Ecclesia semper reformanda.* ■

Marie-Pierre Heller,
méditation chrétienne en ligne,
meditenDieu.org.

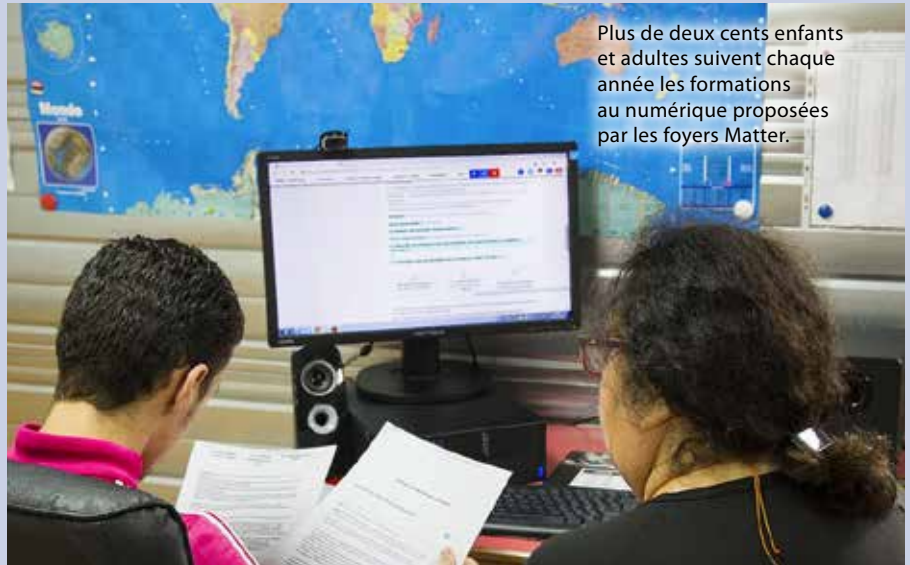
1. Robert Lustig, *The Hacking of the American Mind: The Science Behind the Corporate Takeover of Our Bodies and Brains*, Avery Publishing Group, 2017 (non traduit).

Médit'en Dieu propose une méditation guidée hebdomadaire, un simple smartphone suffit.



Délinquance, le paradoxe de la technique

Les foyers Matter ont mis en place un programme de découverte et d'appropriation du numérique pour les enfants, adolescents et adultes en grande fragilité qu'ils accompagnent. Avec le soutien récurrent de partenaires (M6, XEFI, Emmaüs Connect...), des ordinateurs, téléphones et abonnements sont offerts. Des bénévoles dispensent des formations personnalisées pour rendre les bénéficiaires autonomes.



Plus de deux cents enfants et adultes suivent chaque année les formations au numérique proposées par les foyers Matter.

Le numérique est au service des délinquants... ou pas. Si la technique est synonyme de progrès, comment en faire bénéficier toutes les catégories sociales ? Prenons le cas d'un délinquant décidé à démarrer une vie autonome et citoyenne. À chaque étape de son parcours, il devra utiliser le numérique : papiers officiels, démarches administratives, demandes de logement, recherche d'emploi puis occupation d'un poste, quelle que soit l'entreprise. Les outils de la bureautique permettront à un curriculum vitae de ne pas ressembler à un manuscrit antique. Et à un nouvel employé de ne pas être déphasé. À défaut, les premiers jours dans une entreprise tourneront inévitablement au cauchemar. Sans maîtrise du numérique, l'outil censé aider devient handicap avéré.

Paradoxe identique pour ce qui concerne le lien social. La connexion aux réseaux

dits « sociaux » est génératrice de liens mais aussi de nombreux pièges. Si elle est apprise et maîtrisée, elle aide à restaurer une partie du lien social endommagé, voire rompu, par la délinquance. Pourtant, cette connexion présente un risque redoutable : faire ressurgir le passé d'une personne en seulement quelques clics. Le casier judiciaire est confidentiel, mais les moteurs de recherche regorgent d'éléments dont la présence sur la toile n'est pas du fait de la personne concernée et qui ne s'effaceront jamais.

Les problématiques de santé sont aussi concernées par l'usage du numérique. Le sujet est délicat tout au long du parcours de sortie de la délinquance. Une synthèse des données rassemblées en prison permettrait de mieux orienter le bénéficiaire vers la structure la mieux adaptée à son profil, sans trahir le secret

médical. En outre, les accompagnants seraient plus à même d'ajuster leur suivi et le parcours de soins. En revanche, si la confidentialité n'est pas garantie par des procédures strictes, le risque est majeur de stigmatiser les personnes en fonction de leurs addictions ou pathologies. Ces exemples nous montrent que l'utilisation des outils du numérique est indispensable au retour à une vie autonome et citoyenne des personnes sortant de la délinquance, mais qu'elle doit impérativement être accompagnée d'une formation et d'une réflexion pour une appropriation durable et maîtrisée de ces techniques. Il reste beaucoup à faire mais nous sommes convaincus de l'absolue nécessité de corriger cette inégalité d'accès à l'autonomie. ■

Marc Renart,
président des foyers Matter.

Quand j'étais en détention, le téléphone m'a permis de garder le contact avec mes proches, entre les visites au parloir. Les appels en visio épargnaient à ma mère, qui avait des difficultés pour se déplacer, de venir à la prison.

Nous organisons des « repas virtuels » avec ma famille, chacun déjeunait de son côté, mais nous le faisons ensemble ! Beaucoup d'entre nous ont fait ça pendant le confinement.

J'ai pu regarder des séries et des films, pour me changer les idées ; l'accès à la musique et aux jeux vidéo me permettait aussi de me relaxer. Bien entendu, pour trouver du travail, il est indispensable de maîtriser les outils numériques ; nous avons, en détention, la possibilité de suivre des cours sur ces sujets.

Avec les nouvelles technologies, il y a du positif mais aussi des limites. Ce qui me pose problème, c'est l'accès à mes données personnelles que m'imposent les opérateurs quand je télécharge des applications... J'ai peur que mon passé révolu, pour lequel j'ai payé ma dette envers la société, puisse rejaillir sur mon présent et sur mon futur en construction, et avoir un impact négatif sur mon projet de vie.

A.B., 28 ans.